

Témoignages

Anne-Marie Alonzo, Normand de Bellefeuille, Marie-Claire Biais, André Brochu, Denise Desautels, Louise Dupré, Marcel Labine, Renaud Longchamps, Paul Chanel Malenfant, Pierre Nepveu et Gilles Pellerin

Numéro 93, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37820ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Alonzo, A.-M., de Bellefeuille, N., Biais, M.-C., Brochu, A., Desautels, D., Dupré, L., Labine, M., Longchamps, R., Chanel Malenfant, P., Nepveu, P. & Pellerin, G. (1999). Témoignages. *Lettres québécoises*, (93), 12–16.

On trouvera, dans les pages qui suivent, des témoignages rendus à Hugues Corriveau. Ces témoignages sont hautement significatifs. Ils disent à quel point les écrits de Hugues Corriveau peuvent être fascinants et comment plusieurs des signataires se sont laissé prendre aux leurres (choisissez le sens qui vous convient) de son écriture. Car il y a chez Hugues Corriveau, comme l'a bien vu Pierre Nepveu, le goût de l'ordre tout autant — sinon plus — que celui de son dérèglement. Ces témoignages disent aussi, ne serait-ce qu'à cause de la diversité de ceux qui les signent, l'universalité de l'œuvre de Hugues Corriveau : ses écrits ont touché et ému des auteurs dont le ton et la vision sont fort éloignés les uns des autres. C'est tout à son honneur que d'avoir su les charmer. Nous savons qu'il continuera à le faire. « Des poèmes, il y en aura toujours », a-t-il déjà confié à Marcel Labine. Des poèmes uniquement ? Il y aura aussi à n'en pas douter des nouvelles, des romans, des essais.

La direction



L'or enfilé

Écrire sur Hugues Corriveau, c'est écrire (dans) l'urgence du poème, à la vitesse du regard, à la vitesse de la vie vécue et à venir, dans l'extrême fragilité des choses, c'est écrire comme manger, boire et dormir, c'est écrire comme courir, comme perdre le souffle et perdre haleine, comme jouer à pile ou face, tu gagnes-je perds-gagne, c'est écrire comme rire et pleurer, comme étreindre, embrasser et faire l'amour, comme piaffer d'impatience et sauter, comme voler aussi et plonger sans filet, comme être infiniment, c'est écrire comme mourir.

Écrire sur *Le livre du frère*, c'est parier sur l'amour du petit frère pour le grand, c'est sentir le Dieu absent au cœur du frère poète, du frère à perdre, déjà perdu, c'est vouloir tuer pour vivre et vivre ce lien si ténu dans la fatalité des familles, c'est narguer le monde et ses douleurs, c'est entendre les cartes du destin tomber une à une et se dire que la vie est un jeu de mo(r)ts.

Écrire sur l'œuvre de Hugues Corriveau, c'est décrire toute l'ampleur, toute la folie et la fureur du ciel et des ténèbres, c'est capter la lumière interdite au bord du précipice et vanter le délice pervers des sept péchés capitaux.

Anne-Marie Alonzo

Profession : chef de gare

S'il en est des écrivains comme des trains, il est normal que certains tiennent davantage du lent et sinueux tortillard, et d'autres plus évidemment du rectiligne et rapide TGV. Rares sont ceux qui, comme Corriveau, savent allier l'art du détour de l'un et la vitesse de croisière de l'autre. L'allégorie n'est certes pas neuve, mais tout à fait utile et

appropriée pour parler de cette œuvre à la fois éclatée, polyphonique, apparemment contradictoire même parfois, et pourtant, avec le recul, d'une étonnante cohérence et d'une richesse peu commune.

Autour des gares, publié en 1991, m'apparaît, aujourd'hui encore, comme l'œuvre la plus représentative de la démarche de Corriveau. Si, pour plusieurs, l'auteur demeure avant tout un poète ou un romancier, c'est, pour moi, ce recueil de nouvelles qui opère la synthèse la plus éloquente des différentes manières de Corriveau.

Véritable carrefour de l'œuvre (gare de triage, d'aiguillage, etc. ; la métaphore est inépuisable), *Autour des gares* constitue peut-être le meilleur exemple de ce que l'on a appelé, le plus souvent à tort et non moins rarement à travers, la postmodernité québécoise. Texte indiscutablement contemporain et moderne, ces cent brèves nouvelles (où Corriveau réinvente l'art de la contrainte) n'en sont pas moins marquées par un réinvestissement spectaculaire de certains paramètres de la tradition narrative : utilisation du passé simple, du subjonctif (à l'imparfait de préférence), omniprésente référence à l'univers proustien, personnages évoquant tantôt Zola, tantôt Dickens ou Beckett, etc.

Ce surprenant mariage (où ne menacent jamais la confrontation ou la dérision) entre le plus classique et le plus moderne, on le retrouve également dans d'autres œuvres de Corriveau et cela n'est certes pas la moindre de ses signatures. Si, comme je l'ai toujours soutenu, la *short story* constitue le « poème » de la prose narrative, *Autour des gares* en figure l'œuvre limite et difficilement perfectible.

J'en salue donc le « chef de gare » et l'écrivain aiguilleur.

Normand de Bellefeuille

Cher Hugues,

Je tiens à vous dire toute l'estime que j'ai pour votre œuvre remarquable, je n'ai pas encore lu le plus récent recueil de poésie, dont on me dit beaucoup de bien, mais ce poète on le reconnaît dans la profondeur de votre œuvre de critique, il est rare de sentir une approche aussi sensible, une attention aussi ardente dans l'étude de nos écrivains, c'est toujours un étonnement joyeux de voir avec quelle vive intelligence et luminosité vous pénétrez les œuvres les plus obscures de nos écrivains, et nous avons bien besoin d'un écrivain (fraternel et solidaire et amoureux de la littérature) comme vous pour nous comprendre.

Ainsi, je veux que vous sachiez que je me réjouis beaucoup qu'un numéro de la revue Lettres québécoises vous soit consacré.

Bons souvenirs et félicitations pour les livres qui viennent de naître.

Marie-Claire Blais

Les chevaux de Malaparte

L'une des œuvres romanesques les plus ambitieuses de Hugues Corriveau est sans contredit *Les chevaux de Malaparte*, qu'il a présentée — avec grand succès — comme thèse de doctorat de création à l'Université de Sherbrooke. Je faisais partie du jury, et j'ai donc été parmi les premiers lecteurs à saluer ce texte fascinant, dont les personnages ont autant de présence, de cohérence et de pouvoir d'attraction que ceux des meilleurs romans réalistes, tout en relevant d'une logique autre, pleinement fictive et accordée à une stricte problématique du désir.

Lama, John et Peter forment un trio dont Lama est certes le principe agissant, elle qui soumet tout le monde à ses caprices, notamment John qui est étroitement dépendant d'elle. Un homme cependant l'a assujettie à sa violence et ce serait Peter, à Paris — ce Peter que Lama impose maintenant à John et qui devient

son amant. John, après une longue enquête, découvrira en Peter celui qui a violé Lama et l'a amenée à s'avorter elle-même, et il tuera le sadique personnage. Cette histoire se construit lentement, pendant deux cents pages, à la façon d'un casse-tête peu à peu résolu ; mais elle n'a pas l'évidence contraignante d'une énigme policière. Elle relève de ce qu'on pourrait appeler un onirisme psychologique, lequel confère, à chaque pas de ce ballet qui unit les trois personnages, une stylisation qui n'est pas sans rapport avec la poésie.

Poésie des corps, des gestes, du désir, de menus objets — les miettes de pain, la lampe, un couteau de nacre... —, poésie d'une humanité ramenée aux seuls actes de baiser et de tuer. Éros et Thanatos. Pulsions de vie et de mort.

Voilà une œuvre matérialiste, au meilleur sens de ce terme qui implique la radicale absence d'un Dieu.

André Brochu



Ce qui importe

Depuis 1990, l'année de sa parution, *Ce qui importe* me suit partout. Sans doute découvre-t-on ses livres — ceux qui marquent, les inoubliables — comme ses amis... par le plus étonnant des hasards. Oui, *Ce qui importe*, la belle coïncidence, j'y tiens, bien que, dans ce cas-ci, l'amitié ait précédé de plusieurs années la sortie du livre. Sans doute ai-je toujours besoin qu'on me rappelle « ce qui importe » — et, ces temps-ci, plus que jamais auparavant — parce que, je dois l'avouer, « il me faut de l'aide pour penser ».

Aujourd'hui, le reprenant, ce livre, le relisant mot à mot pour la énième fois, j'ai l'impression qu'il n'existe tout à coup que pour me faire « apprécier [coûte que coûte] / cette réalité qu'on appelle vivre ». Au moment où tout tombe au-dedans et tout autour de moi, j'entends très tôt dans ma voix mêlée à celle du poème

*pied à pied l'extravagance
une heure de pointe où tu vas
régler tes comptes avec la vie,*

et beaucoup plus tard « seulement l'envie le luxe / l'étonnement d'habiter l'heure », et entre les deux cette précision essentielle : « vis l'étonnement ». Aujourd'hui, malgré tout ce qui cède ou se plombe autour de moi, j'arrive à m'accrocher à « l'éloquence du jour » et de l'instant, et j'entends dans ma voix toujours mêlée à celle du poème

*Nous nous sommes entourés de livres
sorte de cache maison feuillue
nous nous y soustrayons de la mort.*

Sans doute ai-je besoin, ces temps-ci, d'une voix comme celle-là, tout attentive aux événements et aux visages du « Quotidien », des « Rituels » et de l'« Existence », d'une voix amie, à la fois lucide et lumineuse, qui retrace le fil des jours avec une lenteur parfois douloureuse mais toujours amoureuse de la vie, de l'autre, du langage. Sans doute ai-je besoin qu'on me raconte

*Le continent du savoir les paroles
de la main les sens aigus pour accomplir
l'effort composé de la voix et du signe.*

Aujourd'hui, à l'aide de ce livre, j'essaie de réapprendre à être là, dans cette seconde-là, malgré l'insensé, malgré « cette catastrophe de survivre », car « il faut de l'entêtement pour les êtres / et les choses mécano fragile » contre « le bruit / de l'effroi la bouche sèche », « car c'est urgent tant de souffrance / déjà embarrasse le présent ». Oui, *Ce qui importe*, j'y tiens, pour me/se soustraire lucidement de la mort. Comme s'il s'agissait chaque fois, pour tous et toutes, de comprendre l'ampleur du désastre et pourtant de s'entêter.

Denise Desautels

Apprendre la vie

Il y a des livres qu'on aime immédiatement, qu'on continuera à aimer d'un amour inconditionnel, des livres qu'on trouve essentiels. Pourquoi un texte plutôt qu'un autre ?, on ne saurait le dire, on ne s'interroge pas. Après la lecture, on ne se résout pas à placer le livre dans la

bibliothèque, on le laisse traîner sur un meuble, parfois on l'emporte dans son sac. On l'ouvre, on lit une page, on le referme, un peu coupable — il y a tant de livres qu'on n'aura jamais le temps de découvrir...

Apprendre à vivre, de Hugues Corriveau, est un recueil qui mystérieusement me rejoint. Pourquoi ? Le titre ? L'épigraphe d'Aragon, « Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard » ? La belle eau-forte de Monique Voyer sur la couverture ? Tout cela, bien sûr, contribue à la séduction, mais pas tant que les poèmes mêmes, ces poèmes en vers libres, très brefs — entre six et huit vers —, dont je ne me lasse pas. Je lis au hasard :

LE JOUR

j'ai tous les matins le même désir
faire d'un seul mot
tout l'univers du jour
tout ce qu'un homme
tout ce qui vit dans le seul instant
le dire prononcer le mot maintenant
la réalité de son sens de son retour

Oui, voilà bien le rêve du poète, tous les jours écrire un mot capable de rendre l'univers à son présent. À sa présence. Créer des mots habitables. Et c'est précisément ce que fait Hugues Corriveau dans son recueil. Il trouve les mots qui redonnent à la vie minuscule toute « la réalité de son sens », il saisit un goût, une odeur, un rire, un parfum qui transforment le regard intérieur, celui qui s'arrête au désir toujours renouvelé, à la nécessité de « faire de ce corps une bonne idée » quand on accepte d'entrer dans la pensée de l'amour. Recueil de l'audace, de « l'audace d'aimer ». Car apprendre à

vivre suppose de « réapprendre à aimer », mais sans naïveté, sans illusions. La lucidité impose parfois de voir « le mot *amour* horriblement seul ».

Apprendre à vivre, c'est naître à soi et aux autres tout en sachant que la fin est dans le commencement. C'est construire l'instant tout en apprivoisant la solitude, en acceptant « la fin prochaine ». Apprendre à vivre, n'est-ce pas pouvoir prononcer, en dernier lieu, le mot *mort* ? Hugues Corriveau peint une succession de moments intenses qui nous proposent de petites visions du réel, oui, le terme *visions* convient puisqu'il s'agit de regarder la vie comme dans « un crâne vide » qui offrirait pourtant « dans les orbites la promesse du soleil ».

La promesse du soleil, ici, est tenue.

Louise Dupré

Le livre du frère

Un jour, il doit y avoir quatre ou cinq ans, je disais à Hugues Corriveau combien il m'était difficile de mener à terme ne fût-ce qu'un seul projet de recueil de poésie. Je lui expliquais que je croyais bien en

avoir terminé avec l'écriture. Lui, à ce moment-là, allait publier trois livres presque coup sur coup et je me demandais comment il faisait pour réussir tout cela à la fois : des essais, des romans, de la poésie. Au détour de la conversation, il laissa tomber cette curieuse évidence à propos des poèmes qu'il écrivait : « Mon cher Marcel, des poèmes, il y en aura toujours. » Et soudain, je me suis mis à penser que rien, en effet, ne pourrait arrêter cela, ce flot de mots, d'images et de scènes par lesquels il est habité. Des poèmes, Hugues Corriveau en aura toujours. Je crois qu'il a raison.

Je crois aussi que *Le livre du frère* (son plus récent recueil de poésie paru à ce jour !) témoigne avec éclat de l'irréductibilité de cette pulsion aussi profonde qu'interminable. Voilà, après *L'enfance* (1994), qui est un autre jalon, me semble-t-il, d'une anamnèse en cours, que ce *Livre du frère* nous ramène non seulement à ce temps de l'enfance où le frère aîné envahit, du haut de sa forme de « quenouille trop maigre », l'espace et l'imaginaire du cadet, mais aussi à celui, archaïque et plus troublant, de la rivalité entre frères, cette rivalité fondatrice de toute relation « fraternelle ». On lutte ici pour la place à occuper dans l'espace de la mère. Mais curieusement, c'est la figure de la grand-mère qui vient se substituer à celle-là. C'est elle qui, à la mort du grand-père, celui qui « s'enferme dans les granges pour parler des langues oraculaires », remet la bague d'or au cadet. Cette bague « volée au frère aboli » enclenche un processus d'usurpation qui a les allures d'une « malédiction dès l'origine ». Ainsi s'amorce le livre (cette relation) du frère, comme une plongée douloureuse dans un passé bien plus lointain que celui de la famille.

Le cadet qui écrit, sans descendance, se rappelle ici que le frère, jadis, écrivait de la poésie. Le souvenir de ce livre, perdu à jamais parce que brûlé, vient se buter au silence de cet homme qui lui apprit le mot « bibliothèque » et qui l'été tapait « avec hargne une ligne après l'autre ». On sent là comme une dette et un regret du frère perdu avec « sa catastrophe de nostalgie russe endormie entre les pages ». C'est dans une langue épurée, jouant de quelques figures itératives (la bague donnée, les chevaux du grand-père, le jeu de cartes, les filles du frère, de petits animaux) que s'échafaude un drame au-dessus duquel planent Caïn et son frère Abel.

J'exprime tant bien que mal, ici, toute la complexité et la richesse d'évocation que possède ce recueil de Hugues Corriveau. Voilà un livre totalement maîtrisé, accompli tout à fait. Et qui dévoile une économie de moyens exemplaire, les traces de cette tragédie antique dans d'innocents et anodins jeux d'enfants.

Marcel Labine

Le livre du frère

Si l'humanité est séduction et trahison, qu'en est-il du frère ou de l'ami précambrien, à qui nous devons tant de complicités brisées et quelques miroirs irréflectifs ? Les vieilles blessures sont ainsi faites qu'elles se referment toujours sur la mémoire. Les vieilles blessures



respirent au cœur du cerveau, dans l'étrange système limbique où siègent les passions, où s'échangent les souvenirs aux anonymats considérables, « Sphinx à qui on ne peut répondre ».

Dans ce recueil, grand-mère parle, les filles nomment « la lignée des femmes aux noms de chevaux » tandis que « le frère si triste de n'être que lui-même » est parti « aux îles des livres ». Que fait-il ? « Il attend son heure » en regardant passer les femmes. Il attendra longtemps, tant ici la femme occupe le champ oraculaire, réduisant l'espace de l'homme à la partie congrue du registre, du *livre* qu'il tient de sa main tremblante de greffier. Se révolte-t-il ? Oui, mais mollement. Toute fuyante, sa révolte n'aura pas d'incarnation rimbaldienne : il ne décrira jamais sa bibliothèque à la « bouche d'ombre », aux « chers amis ». Ses poèmes, il les garde pour son frère, celui-là même qui se sent indigne de porter l'anneau sigillaire de grand-père volé au même « frère aboli ».

Anneau qu'il « retourne vers l'intérieur » devant grand-mère, « comme s'il était indécent d'en laisser paraître l'éclat ». Le frère déplace alors la parole du côté du livre et de son douloureux apprentissage. À la « mère noire de la mémoire », il oppose l'écriture. Pérenne. Le livre sur la table, loin des linges et des langes, il fera enfin « de la poésie sa seule frondaison ». Pour notre plus grand étonnement.

Nous sommes devant le livre des blessures intraduisibles, cicatrisées mais toujours traversées par les puissants symboles secrets, par la douleur à la fois discrète et théâtrale.

Tout dans ce recueil sonne vrai. Je veux dire par là que son « moment » sémantique et métaphorique, luxueux et maîtrisé, nous émerveille et nous boule-

verse à la fois. Voilà sans contredit le livre le plus achevé de Hugues Corriveau. Une poésie grave, sobre et magnifique.

Renaud Longchamps

Du livre « d'un » frère

Qu'elle se déploie dans l'exercice concentré du poème, dans les grands vertiges fantasmatiques de la fiction, à travers la fougue parfois polémique de la scène critique, l'œuvre de Hugues Corriveau, dont le rythme producteur et l'indéfectible assiduité sont maintenus depuis plus de vingt ans, tient d'une égale passion pour l'écriture : une passion sans compromis qui confine aux hautes exigences d'un destin. « Écrire est un grand amour », écrivait Hubert Aquin...

Bonheur de relecture : je prends pour emblématique une telle ferveur passionnelle, un grand livre de petite taille qui pactise avec tous les genres, du réflexif au récitatif, du narratif au poétique : *Le livre du frère*. Ce titre convoque entre autres, par solidarité intertextuelle, *Le livre du devoir* nommé par Rimbaud et déjà réactivé par Normand de Bellefeuille ou *Le livre de ma mère* d'Albert Cohen : c'est affirmer, en pareille connivence titulaire, l'amitié adoratrice vouée par Hugues Corriveau aux autres livres, à la littérature et à la bibliothèque. Plus encore, l'espace littéraire et livresque constitue ici un analogon matériel

du théâtre familial où se jouent les suspenses et les variations, pathétiques ou érotiques, de l'œuvre. Témoin de cette accointance la division symétrique du livre en quatre parties qui assortissent, par effet de synonymie, les figures parentales, « La grand-mère », « Le frère », « Les filles », et les figures de l'écrit, « Les mots ». Et qu'en est-il de ce frère, à la fois trouble et fascinant, aimé d'un amour fou, tour à tour exalté et maudit et magnifié ? Un grand frère de papier, initiateur de ce « vécrire » (Jacques Godbout) qui soulève le travail de l'écrivain et lui insuffle cet intense mal d'écrire :

Le frère m'apprend le mot bibliothèque. Et certaines aliénations dans les histoires russes, et le craquement des épines qui fait périr les livres, tellement brisés dans le feuillage. Il reconnaît tout de suite la valeur des mots imprimés, le désir des poèmes, leur immense suspicion. Le frère ressent une telle bantise de l'été. Il veut faire de la poésie sa seule frondaison. [...] Des dents, chaque syllabe, des dents qui claquent, qui dérèglent.

Je la retiens par « cœur », cette leçon d'un texte qui dit l'amour du livre comme l'amour du frère, l'apprentissage de la bibliothèque comme un « roman d'apprentissage » et le désir comme un « désir des poèmes ». Salut, Corriveau !

Paul Chanel Malenfant

Les règles de l'affolement

Qu'est-ce qui me rend si délectable et si remuante à la fois la lecture d'*Autour des gares* ? Mon affection pour le monde ferroviaire y est certes pour quelque chose, une affection qui tourne à l'amertume chaque fois que je dois me résigner, faute de trains adéquats, à diriger mes pas vers un terminus d'autobus... Mais les cent nouvelles de Corriveau flattent aussi en moi, comme en tout lecteur je suppose, un plaisir profondément littéraire, celui d'une contrainte (double) qui, à force de s'exercer aussi machinalement qu'absurdement, en vient à créer un véritable état second, assez euphorique à vrai dire, bien qu'il comporte une part d'inquiétude. Voici donc des récits qui ne dépassent jamais deux pages (cette brièveté est déjà en soi un fait important qui commande une certaine vitesse, à la fois concision de chaque intrigue et télescopage des histoires successives), des récits qui non seulement se déroulent obligatoirement dans un train, sur un quai, dans une gare, près d'une voie ferrée mais qui, allez savoir pourquoi, citent tous une phrase d'*À la recherche du temps perdu* de Proust, une phrase d'ailleurs souvent anodine, mais pas toujours puisque Proust lui aussi a parlé des gares, « lieux merveilleux [et] tragiques » à la fois. Pourquoi, justement ? Tout se passe comme si l'écriture de Corriveau trouvait là son point d'ancrage classique, son registre imperturbablement littéraire mêlant élégamment le passé simple et le subjonctif imparfait (« que je regrettaisse » !), mais pour mieux faire surgir de sournois dérèglements, comme le doux roulement du train sur les rails rectilignes peut devenir un affreux grincement dans certaines courbes. Et cela ne s'arrête plus, sinon au mot « FIN » : modèle même du cheminement ordonné, régulé, « classique » (les horaires, les rails, les compartiments), le monde des trains et des gares se révèle piégé, inépuisable en personnages troubles,



en égarements imprévus, en passions suspectes. Admirable perversion, qui fait surgir des plus strictes conventions toute la violence du monde, sans jamais perdre son calme, dans une sorte de fatalisme un peu sidéré. Plus on lit, plus on est en attente et en manque : lecteur pris au piège, devenu un peu pervers à son tour.

Pierre Nepveu

Le ramasseur de souffle

Le monde le plus beau est comme un tas d'ordures répandues au hasard.

Héraclite d'Éphèse, fragment 123¹

Hugues Corriveau est épicurien. Des photos le prouvent, ainsi que son œuvre de nouvelliste — ceci présentant un intérêt supérieur à cela, il en conviendra facilement ! Il y a chez lui un Gourmont gourmand *se hâtant lentement*, le plus lentement possible, à peindre une nature morte, à dresser le menu détail, à décrire la nuance précise (et exquise) du vin — un coup de sang — qui règne au centre de la composition ; un Schwob qui retarderait, par jonglerie, l'éjection de la jouissance syntaxique hors du répertoire des plaisirs ; un Bloy blet, tapi dans l'entourure de la phrase, clamant qu'il suffit de savoir compter jusqu'à cinq, qui est le nombre des sens. Qui, sous ce rapport, sait compter jusqu'à cinq, avec le brio de Corriveau ?

Son nouveau livre de nouvelles, *Le ramasseur de souffle*, ouvre sur l'univers des fumets, de la pâte (Gauguin, Escoffier, tous les goûts seront rassasiés), des chères. L'écrivain place l'écriture sous le signe des pleins et déliés, avec sa galerie de personnages qui ne se résolvent pas facilement à ce que la phrase s'interrompe. Je pense particulièrement au personnage central de la nouvelle éponyme : « Bref, il se dirige droit vers le dépotoir, si loin ! mais si loin ! au bout du fin bout de tout [...]. » Notre homme fait collection d'ha-leine, rien que ça. Car Hugues Corriveau est héraclitéen.

« Héraclite dit que l'âme du monde est une exhalaison des choses humides. » (Aétius, iv, 3, 12)

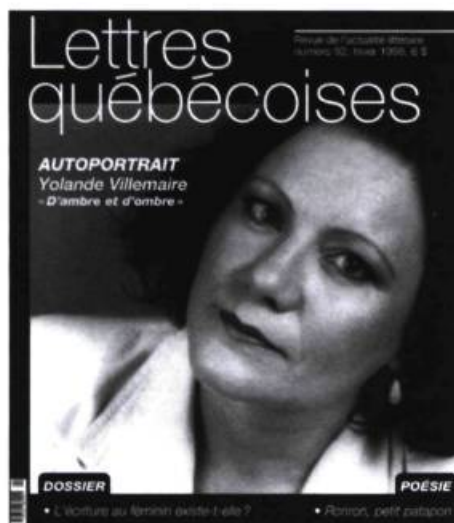
Gilles Pellerin



1. Traduction de Jean Brun, Éditions Seghers, 1965.

Lettres québécoises

la revue de l'actualité littéraire



Lettres québécoises,
une revue entièrement consacrée
à la littérature québécoise depuis plus de 20 ans.

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)

2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)

3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)

| INDIVIDU | INSTITUTION | INDIVIDU | INSTITUTION | INDIVIDU | INSTITUTION |
|----------------|----------------|----------------|----------------|----------------|----------------|
| Canada 20 \$ | Canada 25 \$ | Canada 35 \$ | Canada 45 \$ | Canada 50 \$ | Canada 70 \$ |
| Étranger 25 \$ | Étranger 30 \$ | Étranger 45 \$ | Étranger 55 \$ | Étranger 70 \$ | Étranger 80 \$ |

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Tél.

Ci-joint :

Chèque

Mandat postal

MasterCard

Visa

No

Exp.

Signature

Date

Retourner à : Lettres québécoises, 1781 rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1

Tél.: (514) 525.95.18 • Téléc.: (514) 525.75.37

Courrier électronique : xyzed@mblink.net